

« Béatitudes »

Herménégilde Chiasson

Frontières, vol. 19, n° 2, 2007, p. 75.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/017504ar>

DOI: 10.7202/017504ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

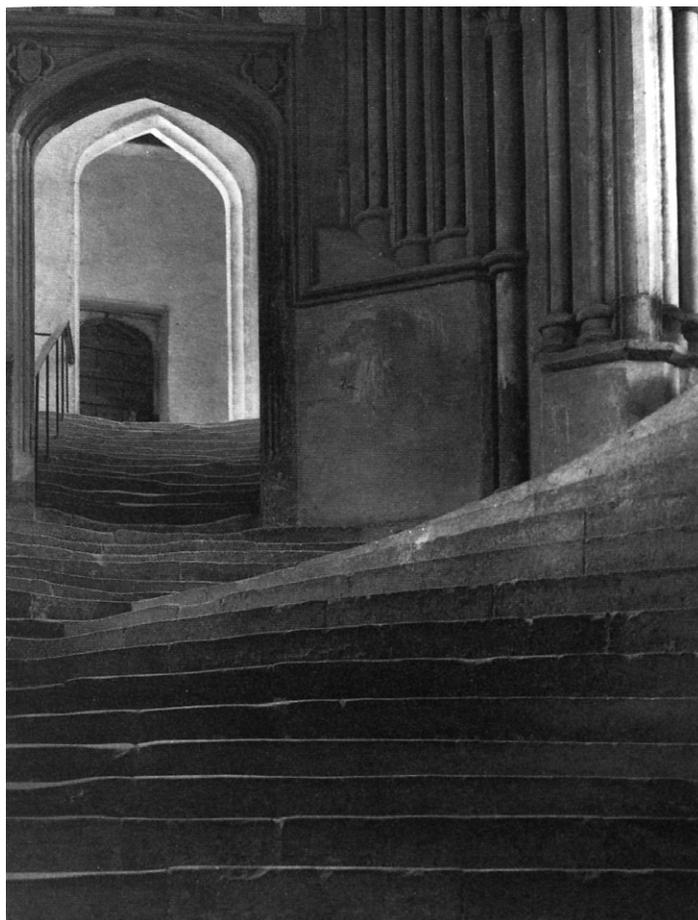
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

BÉATITUDES

Herménégilde Chiasson,
poète.

ceux qui relèvent la tête se demandant pourquoi les oiseaux sont si bruyants,
ceux qui attendent la fin du crépuscule,
ceux qui ne cessent de consulter les catalogues et qui ne commandent
jamais rien à la vie,
ceux qui se couchent sur le côté attendant que la douleur les quitte
le temps d'une gorgée d'eau,
ceux qui croient que le moment est arrivé de prendre leur mal en patience,
souriant dans le cortège pénible de la bêtise et offrant réparation
pour l'ampleur de leur erreur pourtant si pardonnable,
ceux qui pleurent sans consolation aucune confondant l'amour et la colère
de leur amertume dans le chagrin de leurs vêtements trempés de larmes,
ceux qui avancent pliant dans le vent qui les aveugle,
ceux-là assurément sont en route pour le ciel;
ceux qui s'écrasent sur des comptoirs parlant à voix basse
de leurs affaires compromises,
ceux qui retrouvent leurs clefs égarées au fond de sacs en plastique
qu'ils s'apprêtaient à jeter,
ceux qui transportent leur nourriture en taxi,
ceux qui se lèvent au milieu d'assemblées où ils ont cru reconnaître leurs vies
étalées au grand jour,
ceux qui se disent outragés par ceux qui chantent avec résignation
dans une langue d'emprunt,
ceux qui transportent le malaise de leur défaite dans ces demi-sourires
imbus d'une rage sous-jacente,
ceux qui font les pitres sous des casques de construction trop lourds pour leurs têtes d'oiseau,
ceux dont la main se soulève péniblement comme pour se séparer du corps esquissant dans le vide l'écriture de pensées qu'ils voudraient indélébiles,
ceux qui portent leur enfant comme des rivières endormies, des poèmes vivants, des actes de foi dans les couloirs insonores et surchauffés des édifices modernes,
ceux qui s'excusent à profusion avant de sombrer dans l'obscurité soumise d'une solitude sournoise et sans issue,
ceux-là aussi verront le ciel;
ceux qui pleurent dans des lieux publics faisant étalage sans pudeur de leur indigence et de leur révolte,
ceux qui marchent avec colère et application dans des manteaux sombres sur des plages grises et froides,
ceux qui gardent l'espoir et la ferveur qu'un jour ils finiront bien par retrouver ces objets perdus qu'ils ont cru à jamais enfouis dans la boue des marécages,
ceux qui marmonnent à voix basse se demandant constamment s'ils ont dit ce qu'il fallait dire et s'ils se sont bien faits comprendre comme pour,
une ultime fois encore, repasser une éponge fatiguée sur le bruit environnant dont le murmure constant ne fait qu'annuler leurs voix,
ceux qui jouent,
ceux qui rient,
ceux qui lisent,
ceux-là, à eux aussi,
le ciel demeure leur promesse,
le ciel leur revient*;



Une mer de marches. La cathédrale de Wells :
l'escalier menant à la maison du chapitre et au pont
conduisant à l'enclos du curé (1900), Frederick Evans.

* Extrait de *Béatitudes* qui doit paraître à l'automne 2007 à la fois en français aux Éditions Prise de parole et en anglais chez Goose Lane.